

QUAND L'ÉCOLE NAVALE VOGUAIT SUR LE LOT CLAIRAC : 1942-1945 (OU L'ODYSSÉE DES *BORDACHES*¹ EN AQUITAINE)

Maurice COTTENCEAU²

RÉSUMÉ

Installée à Brest depuis le XIX^e siècle, l'École navale dut, en juin 1940, être transférée à Dakar du fait de l'invasion allemande. Après la signature de l'armistice, autorisant le gouvernement de Vichy à conserver des forces militaires considérablement réduites, une nouvelle École navale fut ouverte à Toulon, mais en novembre 1942, après l'invasion de la zone de la zone libre et le sabordage de la flotte, elle fut dissoute. En 1943, l'École fut à nouveau ouverte à Clairac (Lot-et-Garonne), cette ville offrant un plan d'eau utilisable par les élèves sur la rivière Lot. L'École était démilitarisée sous le contrôle de l'occupant et la formation limitée aux techniques de la navigation, la manœuvre des embarcations et l'aviron. En juin 1944, après le débarquement en Normandie, face à la menace d'un transfert des élèves en Allemagne comme main d'œuvre forcée et aux actions de la Résistance, le commandement de l'École décida de rallier les maquis locaux. Par la suite, les élèves s'illustrèrent dans les derniers combats contre les Allemands et certains même poursuivirent de brillantes carrières dans la vie civile, notamment dans le domaine de la recherche scientifique.

ABSTRACT

Located in Brest since the XIXth century, the French Naval Academy had to be transferred to Dakar in French West Africa in June 1940 as a result of German victories in northern France. After the signing of the armistice which authorized the Vichy government to retain drastically reduced military forces, in the unoc-

-
- 1 bordache : nom familier donné aux élèves de l'École navale en souvenir du Borda, premier navire-école de la Marine française (1847-1891).
 - 2 *Revue de l'Agenais*, 2016, vol. CXLIII, n° 3, 409-428.

cupied zone, a new naval academy was reopened in Toulon in 1941. Following the invasion of the free zone and the scuttling of the Toulon fleet, the unit was disbanded in November 1942. In 1943, another naval academy was opened in Clairac in the department of Lot-et-Garonne, that small town offering facilities for seamanship, boat handling and rowing on the river Lot. It was actually demilitarized, the curriculum being limited to maritime subjects, any military training being forbidden by the occupying power. In June 1944, as a consequence of D Day, confronted with the risk of the cadets being transported to Germany as forced labour and the rising tension between the German Army and the local resistance forces, the officers in command took the decision of joining the maquis. The cadets took part in the last battles against German pockets of resistance on the Atlantic coast and some of them in the following years even achieved brilliant careers in civilian life, notably in the field of scientific research.

INTRODUCTION

En juin 1940, l'École navale fonctionne à Brest dans des locaux neufs inaugurés en 1936. Cette construction s'inscrit en effet dans la grande politique de rénovation de la Marine française entreprise par Georges LEYGUES lors de ses différents passages au ministère de la Marine.

Devant l'avance des armées allemandes dont les avant-gardes s'approchent de la Bretagne, les élèves (promotion 1939) sont évacués de Brest le 4 juin 1940. Ils sont d'abord dirigés vers Dakar où ils arrivent le 23 juin. Promus enseignes de vaisseau de 2^e classe (sous-lieutenants), ils sont alors affectés dans diverses unités repliées en Afrique Occidentale et l'École elle-même est dissoute le 15 juillet 1940³.

En novembre 1940, après que les négociations d'armistice eurent autorisé la création d'une zone non-occupée ou dite *zone libre*, sous l'autorité du gouvernement de Vichy, et accepté le maintien d'une petite force militaire, l'*armée de l'armistice* (comprenant une force navale basée à Toulon), il est décidé de rouvrir une École navale dans les locaux du fort Lamalgue de cette ville. Des travaux étant nécessaires, l'École n'ouvre effectivement ses portes que le 22 octobre 1941 pour une promotion de 100 élèves, issus du concours 1941 (compte tenu des circonstances, il n'y

3 Des élèves de classes préparatoires et de terminales des lycées bretons ayant répondu à l'appel du général de GAULLE recevront une formation d'officiers à l'École navale britannique de Dartmouth et rejoindront les Forces Navales Françaises Libres (FNFL). Le futur amiral Philippe de GAULLE fut formé dans cette École. Parallèlement, après le débarquement allié en Afrique du Nord et à l'initiative de l'amiral DARLAN, un cours de formation d'officiers de marine fut ouvert à Alger et accueillit des élèves des classes préparatoires des grands lycées de cette ville. Transféré par la suite à Casablanca, cet établissement d'enseignement militaire est connu dans la Marine sous le nom d'*École navale barbaresque*.

avait pas eu de concours en 1940). Le processus se poursuit en 1942 avec l'admission de 89 élèves reçus au concours de cette année-là. Les nouveaux intègrent l'École le 8 octobre. Malheureusement, leur séjour sera de courte durée car le 27 novembre suivant, c'est le sabordage de la flotte et la dissolution de la petite armée de Vichy. Pour avoir connu des survivants de cette époque, j'ai pu mesurer le souvenir amer qu'ils en conservaient.

Le réveil fut en effet brutal en cette journée du 27 novembre. À 4 h 30, alors que retentissaient des bruits d'explosion en provenance de la rade, des automitrailleuses prirent position dans la cour du fort Lamalgue appuyées par des dizaines de soldats allemands en uniforme *feldgrau*. Réveillés sans ménagement, les élèves eurent tout juste le temps de boucler leur paquetage et, sur la recommandation de leurs instructeurs, ils revêtirent leur grande tenue avec cape bleu marine et gants blancs. Ils sont ensuite transférés sous escorte à la caserne Grignan. À leur passage, les Toulonnais les acclament aux cris de *Vive Navale, Vive la Marine* et entonnent la Marseillaise ; moment cependant humiliant pour ces jeunes de dix-neuf ou vingt ans qui ont choisi de faire carrière dans la Marine et qui voient ce qui restait de cette belle flotte de 1939 disparaître dans les eaux troubles de la rade avec fracas et explosions.

Rien d'étonnant, comme l'ont rapporté par la suite certains témoins, qu'à partir de ce jour-là, nombre de ceux qui avaient cru en toute bonne foi au patriotisme et au double jeu du Maréchal se soient tournés vers la résistance où certains d'entre eux perdirent la vie. Humiliation suprême, le drapeau de l'École qui était encore dans sa gaine fut totalement oublié dans le fort Lamalgue lors du chaos qui suivit l'irruption des Allemands. Ceux-ci s'en emparèrent, le transférèrent en Allemagne et nul ne sait ce qu'il en advint.

Après avoir été enfermée pendant quatre jours à la caserne Grignan, l'École navale fut démobilisée ou plutôt mise en congé d'armistice. Cette qualification s'appliqua d'ailleurs à toutes les formations de l'ex-armée de l'armistice. Les élèves des deux promotions furent ainsi renvoyés dans leurs foyers.

Peu de temps après, cependant, les élèves de la promotion 1941 sont rappelés au service et versés dans différents corps tels que les Marins pompiers, la Gendarmerie maritime, les Chantiers de la jeunesse, ou autorisés à poursuivre des études auxquelles leur donne accès leur niveau de formation - Mathématiques supérieures et Mathématiques spéciales. Certains vont donc rejoindre Polytechnique, Centrale, Supélec, les facultés des sciences. Un ami personnel, devenu par la suite capitaine de corvette

de réserve, alors élève ingénieur à l'Institut électrotechnique de Grenoble, se rappelle avoir côtoyé dans cette institution quelques élèves de l'École navale ainsi *civilisés*. Par contre, d'autres choisiront dès 1943 de rejoindre les maquis qui commencent à se constituer devant la menace du Service du Travail Obligatoire (STO), ou encore de gagner les Pyrénées afin de passer en Espagne pour rallier l'armée de la Libération en Afrique du Nord française.

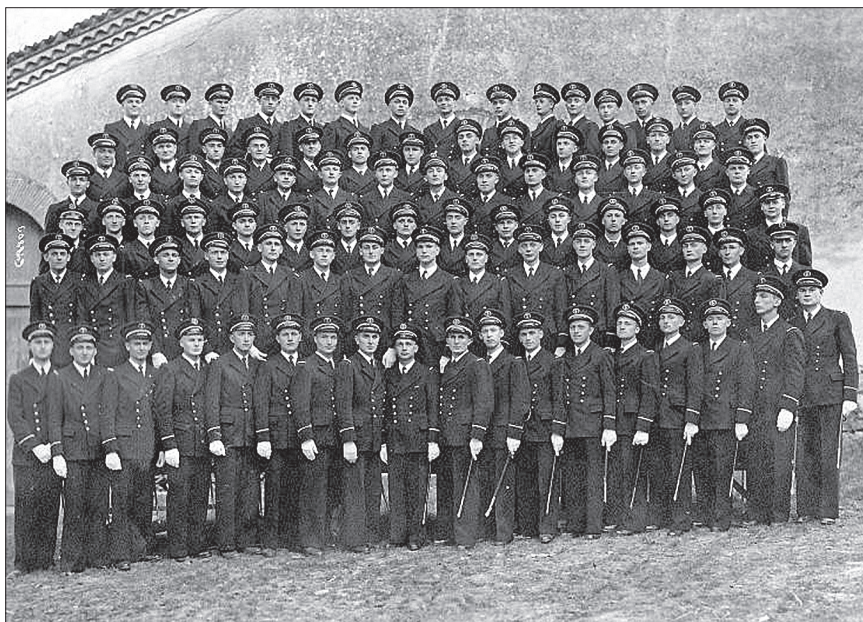


Fig. 1 – La promotion de 1942. (Source : Jean ESMEIN, Espace et Tradition de École navale, 1944). De gauche à droite et de bas en haut, on trouve :

MARFAING, ROULLEAUX-DUGAGE, LEGRAND, ESMEIN, MACHEREL, PALHOL, BAYLE, DUVAL, CROSET, DUHOURCAU, NACHIN, TILMONT, SCHONHAUER, ANDRIEUX, THÉOLEYRE ;
ILLE, BIENFAIT, MÉNÉTRIER, CAVAILLE, ANTOINE, DUSSAULT, ASTIER, MÉVEL, LE GOUELLEC, HOLL, SADOU, PESSIOT, DUQUESNE, OTTENHEIMER de GAIL ;
GARRIGUE, PERRIN, BORDET, MICHEL, CROUZET, JALLAS, THIERRY d'ARGENLIEU, TOUZOT, JUMENTIER, TISSOT, BOILLOT, ROUHER, de CASTELBAJAC, ROLLAND de CHAMBAUDOUIN d'ERCEVILLE ;
GICQUEL, GUÉRIN, DUBEDOUT, LELAN, GOÉRÉ, GOURC, BRANDICOURT, AUSSEUR, GUILBERT, BOIS, CATHELIN, CHAIGNE, GENTIL, VALLENCE ;
De POILLOÛE de SAINT-MARS, RÉVIRON, JUIF, MARTIN, SALLANTIN, MONTJEAN, PÉLISSIER, MEUNIER, GAUTHIER, PAVILLON, MALLEZ, GRAMET, CAILLES, THIEULIN, AIGRAIN ;
COUSIN de MAUVAISIN, BARRANGUET-LOUSTALOT, BAUDOUIN, TINGRY, ROBINET, BERNARD, CHARLES, GARRET, BRUYÈRE, PRAT dit NADALET, LE PIPEC, PLANEIX, PIGNARD, TERRNOIR, VERDIER, LE GOUC, DUPLAY, FAURE.

En mai 1943, la promotion 1942 (Fig. 1) est, elle aussi, rappelée et c'est en Lot-et-Garonne, à Clairac, que les élèves de l'École navale vont être accueillis⁴.

I. CLAIRAC⁵

Pourquoi Clairac ?

Le maire, Maurice BARIL, est un ancien officier. La petite ville était relativement protégée de l'occupant : il n'y avait pas de *Kommandantur* et les garnisons allemandes les plus proches se trouvaient à Villeneuve-sur-Lot et à Marmande. Le site offre des locaux suffisamment vastes pour accueillir 200 à 300 hommes et, surtout, un plan d'eau pour une formation maritime sommaire. Il semble que ce soit un officier en retraite, le colonel BOUIC, qui ait informé son neveu, le capitaine de corvette DELORD, de cette possibilité et que cela ait joué dans le choix de *délocaliser* l'École à Clairac.



Fig. 2 – LE CAPITAINE DE VAISSEAU LACAILLE-DESSE DANS SON BUREAU DE COMMANDANT DE L'ÉCOLE. (Source : Espace et Tradition de l'École navale).

Donc, au moment de l'installation, le groupe École navale comprend :

- un groupe de commandement ;
- le capitaine de vaisseau LACAILLE-DESSE⁶, commandant (Fig. 2) ;
- le capitaine de vaisseau BEAUSSANT⁷, commandant en second ;
- un encadrement composé du capitaine de corvette VAUTERIN, du capitaine de corvette DELORD, des ingénieurs-mécaniciens PERCHER et LELOUP ;

4 L'École des pupilles de la Marine, plus communément connue sous le nom d'*École des Mousses*, subit un sort analogue et fut démilitarisée puis transférée de Toulon à la caserne Bessières à Cahors (Lot). Parallèlement, après l'invasion de la zone libre, l'École de l'air de Provence de Marseille va être hébergée pendant quelque temps à Sainte-Livrade-sur-Lot, une localité proche de Clairac, toujours dans le but de soustraire les élèves au STO.

5 Clairac est à l'époque une commune de 2978 habitants. Le plan d'eau est déjà connu puisqu'une publicité diffusée par la presse locale en 1938-1939 vante sa plage : *Unic Plage, sa sécurité de baignade, ses canots à rames et automobiles*.

6 Le capitaine de vaisseau LACAILLE-DESSE [1895-1972] entre en religion et devient chanoine de la basilique d'Autun et aumônier de la maison mère des sœurs du Saint Sacrement.

7 Le capitaine de vaisseau BEAUSSANT [1898-1980] a terminé sa carrière comme contre-amiral.

- la compagnie élèves-officiers ;
- la compagnie d'équipage, ce que l'on appellerait aujourd'hui la CCS (Compagnie de Commandement et des services ou de soutien) chargée de la maintenance, de la logistique et des tâches de secrétariat), forte de 200 matelots et officiers mariniens, nommant des spécialistes fusiliers marins et des gendarmes maritimes.

L'état-major et la compagnie d'équipage s'installent à l'abbaye, (connue précédemment sous le nom d'abbaye Saint-Pierre, plus tard *abbaye aux automates*), dont la terrasse domine le Lot. Les officiers supérieurs logent au château de Bireboy (Fig. 3).

Quant aux élèves, ils sont hébergés au domaine de Castille (Fig. 4) sur la route de Tonneins où on leur construit des baraquements. Certains cadres feront venir leurs familles. Il en sera de même des professeurs civils de l'École. Ces personnes ont souvent des enfants qui poursuivent des études secondaires : ils seront internes au lycée Bernard PALISSY, à l'institution Saint-Caprais, au lycée Joseph CHAUMIÉ ou à l'institution Sainte-Foy à Agen⁸.

Il convient aussi d'acheminer jusqu'à Clairac le matériel nécessaire au fonctionnement de l'École, et qui est resté entreposé à Toulon. C'est le quartier-maître mécanicien LAJOIE, embarqué sur le croiseur *Jean de Vienne*, sabordé le 27 novembre 1942, qui parvient avec plusieurs camarades à pénétrer dans l'Arsenal et à charger 7 wagons de matériel divers – notamment des machines de démonstration et sept canots – qui pourront arriver sans encombre jusqu'à Clairac.



Fig. 3 – LE DOMAINE DE BIREBOY. (Source : Espace et Tradition de l'École navale).

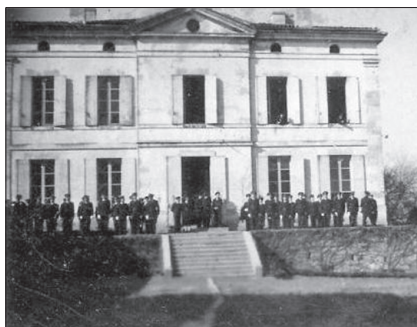


Fig. 4 – Le domaine de Castille en 1944. (Source : Espace et Tradition de l'École navale).

8 Ce fait m'a été confirmé par la consultation des registres d'inscription du lycée Bernard PALISSY d'Agen pour les années scolaires 1942-1943, 1943-1944 et 1944-1945 où figure à la rubrique *profession du père, Officier de Marine, ou militaire, domicilié à Clairac ou aux environs.*



Fig. 5 – EXERCICE D'EMBARCATION SUR LE LOT. (Source : Espace et Tradition de l'École navale).

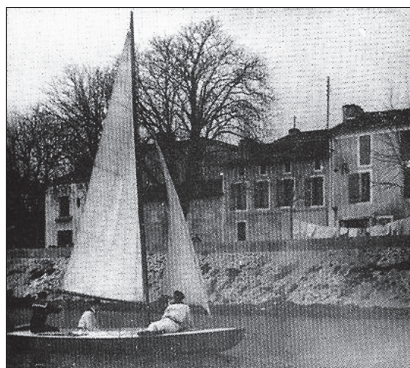


Fig. 6 – PRATIQUE DE LA VOILE SUR LE LOT. (Source : Jean ESMEIN, Espace et Tradition de l'École navale).

Pendant ces années 1943 et 1944, l'École navale peut ainsi travailler, instruire ses *fistots*⁹, leur donner un minimum de formation maritime sans négliger l'entraînement physique, la manœuvre des embarcations, la pratique de la natation en rivière (Fig. 5 et 6), ce qui causera la noyade d'un quartier-maître. Toute instruction militaire donnée aux élèves étant interdite par l'occupant, l'École, qui est censée être un établissement de formation maritime, ne peut dispenser à ses élèves que des notions d'architecture navale, de techniques de navigation, d'astronomie, de météorologie ; ce qui n'empêcha pas les cadres d'inculquer clandestinement aux *bordaches* quelques rudiments de formation militaire.

La population clairacaise aura tôt fait d'adopter la marine en exil. Le dimanche, l'église du XII^e siècle se remplit d'uniformes aux gants blancs. Et comme la plupart de ces hommes sont jeunes, on peut supposer que de multiples idylles se nouèrent entre ces marins et de jolies clairacaises et qui sait, certaines devenues aujourd'hui octogénaires sont-elles peut être veuves d'officiers supérieurs ?

Madame Claudine DUTARTRE, native de Clairac, aujourd'hui enseignante retraitée dans cette petite ville, a bien voulu, à ma demande, égrener ses souvenirs :

« En ce temps là, je n'avais que dix ans et les souvenirs que j'en garde sont surtout visuels : un défilé en uniforme qui, tous les jours, passait devant le magasin de mes parents. Nous, les gosses, nous accourions sur les trottoirs pour les voir, impressionnés par leur maintien. Il y a soixante-dix ans de cela, et pourtant je les entends encore chanter :

⁹ fistot : nom donné aux élèves de 1^{re} année de l'École navale.

*Le régiment de Sambre et Meuse
Marchait toujours au cri de liberté
Cherchant la route glorieuse
Qui l'a conduit à l'immortalité*

« *J'ai lu avec un grand intérêt toutes les péripéties qui les ont amenés des rives du Lot aux Poches de l'Atlantique et je vous remercie d'avoir réveillé en moi tous ces épisodes qui sont inséparables de mon enfance.* »

Liberté, mot presque banni dans un pays asservi ! Ces jeunes, leurs cadres ne manquaient ni de courage ni de panache, pour ainsi jeter à la face de l'occupant la revendication essentielle d'un peuple enchaîné. C'est bien cela l'esprit de résistance.

Une autre source cite, dans le répertoire des chants patriotiques en honneur à l'École, le refrain des Allobroges :

*Allobroges vaillants
Dans vos vertes campagnes
Accordez-moi toujours
Asile et sûreté*

Des paroles qui s'adaptent parfaitement à la situation de ces jeunes, miraculeusement à l'abri au cœur de la Gascogne.

II. L'ÉCOLE NAVALE DANS LES COMBATS DE LA LIBÉRATION

Le 6 juin 1944, c'est le débarquement en Normandie. Le pays, et en particulier le Sud-Ouest, va connaître une période de tensions et d'affrontements : sabotages, accrochages entre résistants d'une part, allemands et miliciens de l'autre. Il semble que dans les jours qui suivirent le débarquement, des marins de la compagnie d'équipage aient déserté pour rejoindre les maquis locaux. Dans son ouvrage *Au Maquis d'Ambrus avec le Groupe Max, Barbaste* Léo CAMPOLONGHI écrit :

« *Le 20 juin au Cap du Bosc, vers 10 h 30 eut lieu la deuxième escarmouche, quand, venant de Casteljaloux, une camionnette civile bâchée Peugeot, stoppa à la vue de deux maquisards armés de mitraillettes Sten dont la mission était de contrôler les papiers. Il s'ensuivit un échange de coups de feu et bien que touchée la camionnette rebroussa chemin. Idem vers midi lorsque des véhicules avec des miliciens du Ferron, en provenance de Damazan, firent demi-tour sous le feu d'un FM en position haute, tenue par des marins déserteurs de l'École Navale de Clairac, renforcés par des éléments de Bir Hakeim, venus d'Ambrus¹⁰.* »

¹⁰ CAMPOLONGHI L., *Au Maquis d'Ambrus avec le Groupe Max, Barbaste*, Mémoire en Albret, 2006, 113 p. (en particulier p. 44).

Comment préserver ces jeunes élèves de la violence ambiante ? Les élèves-officiers n'ont qu'une formation militaire sommaire et sont pratiquement dépourvus d'armement individuel. J'ai la chance de disposer d'un témoignage capital, celui de l'ingénieur mécanicien LELOUP qui faisait partie des instructeurs. Alors que je terminais mon service militaire comme *Officier de réserve Interprète et du Chiffre* (appellation de l'époque) à la préfecture de la 1^{re} région maritime à Cherbourg en 1958, cet officier de l'état-major apprenant que j'étais originaire de Lot-et-Garonne, une région dont il gardait un souvenir ému, m'avait pris en amitié et il me raconta bien des épisodes du séjour de l'École navale en Gascogne. À l'époque, je ne pensais guère qu'un jour j'aurais à rédiger cela noir sur blanc et je n'ai malheureusement pas conservé de notes, devant ainsi me fier à mes souvenirs.

On a parfois reproché au commandant de l'École d'avoir hésité et tergiversé avant de prendre sa décision finale, mais il faut prendre en considération la responsabilité qui était la sienne. Ces jeunes hommes étaient exposés à des risques immenses. S'ils rejoignaient le maquis et étaient pris les armes à la main, ils avaient les plus grandes chances d'être fusillés, l'occupant refusant aux maquisards le statut de combattants réguliers. Des groupes profitant du désordre ambiant et sous le couvert de résistance pouvaient s'attaquer à eux pour s'approprier uniformes, équipements et matériel.

En outre, le gouvernement de Vichy avait exigé de ses officiers un serment de fidélité à la personne du Maréchal, même si dans la pratique certains eurent tôt fait de s'en affranchir¹¹. Grâce au sang-froid des uns, au bon sens des autres, l'on put enfin parvenir à un accord.

Des contacts discrets furent pris avec les groupes de résistance les plus proches, notamment avec le groupe *Sultan*, dirigé par un Clairacais, Jacques FAGET, qui avait fait son service militaire dans la Marine. C'est ainsi que l'on arriva à la décision de faire *prendre le maquis* à toute l'École.

Le projet était un peu fou et n'était pas sans risques, digne en tout cas d'un bon film d'aventure. Il s'agissait pour l'École de rallier le *Bataillon*

11 Ce soi-disant serment de fidélité n'avait aucune légitimité. Les forces armées sont au service d'une nation, non pas d'un individu. Seul Adolf HITLER avait exigé un serment de la part des officiers de la *Wehrmacht*. Par contre, dans la Marine, arme de tradition et de discipline, beaucoup de cadres considérèrent pendant longtemps le gouvernement de Vichy comme la seule autorité légale, ce qui explique leur refus de s'engager sous peine d'être accusés de dissidence. Il n'en fut pas de même dans l'armée de terre où la plupart des grands chefs de maquis d'Aquitaine et de Gascogne – les POMMIÈS, de MILLERET, CÉRONI – étaient pour la plupart officiers de carrière et souvent même anciens saint-cyriens.

néracais du commandant LAPEYRUSSE, futur député de Lot-et-Garonne. La plus grosse difficulté était de franchir la voie ferrée Bordeaux-Toulouse, fortement gardée par les Allemands : là, les résistants eurent l'habileté de détourner l'attention des gardes mongols, ex-prisonniers soviétiques enrôlés dans l'armée allemande – sans doute en plaisantant avec eux ou en les alcoolisant –. Ensuite, il s'agissait de franchir la Garonne, au pont du Mas d'Agenais. Le trajet représentait une marche de plusieurs dizaines de kilomètres, une tâche presque surhumaine pour de jeunes hommes qui, pour la plupart, n'avaient pas de formation de fantassins.

Dans son ouvrage *Résistances en pays Tonneinquois*, basé sur le travail de Francis MAGNE de LA CROIX et les récits de Paul MARCADET et d'Etienne DALLIÈS, témoins de l'évènement, l'historien Bernard LAREYNE donne un récit détaillé de cette odyssee :

« Le départ est prévu le 14 août à la nuit tombée. Les marins devront parcourir 35 kilomètres pour rejoindre Le Mas d'Agenais. Pour éviter des représailles en cas de capture, ils ne seront pas armés. Une vingtaine d'hommes du groupe Sultan sont mobilisés pour les guider et assurer leur protection. Paul MARCADET, Jacques FAGET, Frank BIZE, JORDY et THIERRY veillent à la couverture générale de l'opération .

« Le départ se fait à 22 heures en direction de Grateloup. Pierre PONS dans sa voiture devance le convoi, dépose les hommes armés de mitraillettes, un à un, aux points névralgiques qui doivent être franchis. Quand le convoi est passé, PONS récupère ses hommes et recommence la même opération plus loin. L'expédition passe à « Matalène » devant le domicile de DALLIÈS. Arrivée au ruisseau de la Torgue, elle emprunte vers la gauche la route de Fauillet puis évite le village par le nord pour rejoindre Gontaud. Là, DALLIÈS s'informe auprès d'un ami de la situation sur la voie ferrée. La partie la plus risquée du trajet les attend à Fauguerolles : la traversée de la voie ferrée malgré la présence des Mongols. Des cheminots réussissent à éloigner les sentinelles en bavardant avec elles. La colonne franchit la voie et la route nationale. Pierre PONS et ses hommes poussent la voiture dont il a fallu arrêter le moteur. Direction Le Mas d'Agenais. Les matelots s'engagent sur le pont par groupes de dix pour traverser la Garonne. Il est six heures du matin. Huit heures se sont écoulées depuis le départ de Clairac. Les hommes du Bataillon Néracais les attendent avec des camions. Ils sont dirigés vers le hameau d'Hordosse et le château de Lisse à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Nérac¹². » (Fig. 7).

12 LAREYNE B., *Résistances en Pays Tonneinquois, (1940-1944)*, Tonneins, La Mémoire du Fleuve, 2003, 350 p. (en particulier p. 267-268).

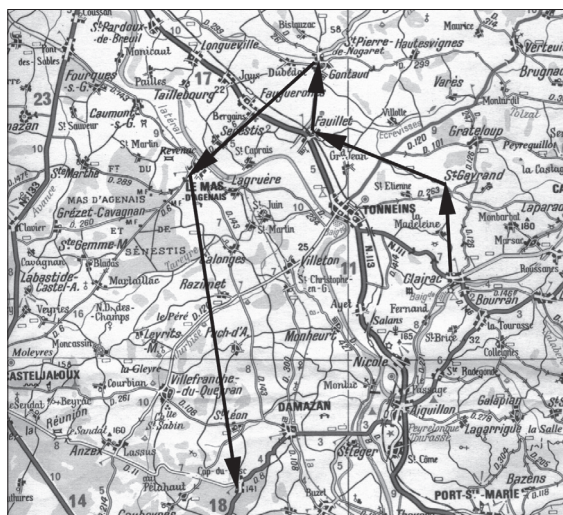


Fig. 7 – LA LONGUE MARCHÉ DE L'ÉCOLE NAVALE DANS LA NUIT DU 14 AU 15 AOÛT. (Tracé reconstitué d'après une carte Michelin de l'époque).

Devant cette défection de l'École navale ayant rejoint les rangs des résistants et afin d'éviter des représailles éventuelles des Allemands à l'égard de la population clairacaise, le maire Maurice BARIL, tenu d'informer le préfet de Lot-et-Garonne de ces faits, adresse un rapport qui est en fait de la pure fiction et qui fort habilement déguise la réalité dans le but de tromper l'ennemi :

« Depuis quelque temps, l'École navale, élèves et personnel, était fortement travaillée pour prendre le maquis. Malgré les conseils donnés, elle éclatait en fragments qui cédaient aux invitations les plus diverses, autant qu'aux insultes voire aux menaces. J'ai réalisé hier qu'elle s'était pratiquement évaporée.

« Clairac se trouve dans une situation de cité frontalière soumise à la double activité des troupes allemandes et des détachements du maquis. En tant que maire soucieux de la population qui m'est confiée et à laquelle je me suis consacré sans réserve depuis 4 ans, je considère que mon devoir est de vous informer au plus vite de cet état de fait susceptible de la mettre en difficulté. Au demeurant mes administrés sont calmes et se tiennent dans cette réserve correcte que j'ai toujours exigée et dont la neutralité m'apparaît être le meilleur gage de sécurité. »

Toujours d'après Bernard LAREYNIE, le maire ajoute dans un nota, « D'après certaines rumeurs non contrôlées, le départ aurait eu lieu, au moins partiellement, dans la direction du nord » (duplicité calculée de la part du maire, car c'est plutôt la direction du sud-ouest qu'a prise l'école !).

De son côté, dans son rapport au ministre de la Marine, le capitaine de vaisseau LACAÏLLE-DESSE donne une chronologie précise et impressionnante des préparatifs de départ :

14 Août -1944.

17-18 h - Donne les ordres en conséquence aux officiers, aux élèves et à l'équipage.

18-22 h - Préparatifs de départ, le déplacement prévu vers les Landes se fera à pied de nuit. Deux camions suivront le lendemain, de jour, pour le transport d'une partie du matériel nécessaire

22 h - Appel de l'équipage et formation des groupes de marche

22 h 45 - Départ simultané de l'Abbaye et de Castille

23 h - Réunion des groupes au passage à niveau de Bireboy

23 h 10 - Mise en route guidée par des hommes de la Milice Patriotique de Clairac, une voiture automobile de reconnaissance marchant en avant

Armement de l'École Navale limité à une dizaine de revolvers

Enfin, le 18 août, devant le succès du débarquement en Provence et le risque d'encercllement qu'il fait peser sur les forces allemandes encore présentes dans le Centre-Sud Ouest de la France, le haut commandement de la *Wehrmacht* décide l'évacuation de toute la région.

Le Lot-et-Garonne est libéré le 19 août et le 27 août, pour le grand défilé de la Libération à Agen, un détachement de l'École navale figurera en bonne place ; sa tenue impeccable en guêtres blanches et gants blancs fera grande impression sur la population (l'auteur de ces lignes qui n'était alors qu'un enfant y assistait).

Le dimanche 3 septembre, l'École navale est présente à Toulouse au grand défilé des combattants FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) du Sud-Ouest, prélude à leur engagement au sein de la 1^{re} armée française du général de LATTRE de TASSIGNY ou sur le front de l'Ouest, face aux poches de l'Atlantique.

Désireux de continuer la lutte contre les Allemands, certains marins s'engagent dans le bataillon néracais qui poursuit les Allemands en retraite vers Bordeaux. Le matelot BONNET trouvera ainsi la mort lors de la Libération de Saint Macaire.

Pendant ces semaines qui suivent la libération du Sud-Ouest, le problème crucial pour l'École navale, de même que pour les groupes issus des maquis, est de trouver l'équipement et l'armement nécessaire pour transformer ces hors-la-loi en unités militaires régulières. Autrement dit, pour parler familièrement, *il faut partir de zéro.*

On fait flèche de tout bois : on récupère les véhicules de tourisme et les camionnettes abandonnés par les Allemands, on révisé aussi l'armement laissé par l'occupant.

Dans son rapport, le commandant Lacaille-Deste conte en détails ces tractations avec les autres groupes pour trouver le matériel nécessaire.

Grâce à l'intermédiaire de M. Fernand MERCHEZ, commerçant à Agen, résistant de la première heure, représentant local du colonel Hilaire (de son vrai nom Reginald STARR), chef du SOE (*Special Operations Executive*) pour tout le Sud-Ouest de la France, le commandant de l'École peut rencontrer à Agen des membres de l'état-major du colonel Hilaire, celui-ci fait transférer l'École à Toulouse où elle va être dotée d'uniformes livrés à la base de Toulouse-Francazal par des avions venus d'Alger.

C'est au cours de l'une de ces livraisons que le lieutenant-colonel PARISOT, grand résistant, commandant de la demi-brigade de l'Armagnac, trouvera la mort, écrasé par les roues d'un avion. Cette perte sera douloureusement ressentie par les résistants et un détachement de l'École navale avec le commandant sera présent à Auch lors des obsèques de l'officier.

Quant au gros de la troupe, il est transporté peu après en camions à la caserne Niel à Toulouse pour y être habillé et équipé, cela sur la proposition du colonel Hilaire que le commandant LACAILLE-DESTE a pu rencontrer. Les effets militaires proviennent des surplus de l'armée d'Afrique et sont acheminés par avion depuis Alger jusqu'à la base de Toulouse Francazal, comme il a été précisé plus haut.

Dans son livre de souvenirs, *Mémoire d'actions et de réactions*¹³, le futur amiral Antoine SANGUINETTI, chargé d'une mission dans la France du Sud libérée après le succès du débarquement en Provence du 15 août 1944, jette un regard critique et prononce un jugement très personnel et sans nuance sur cet épisode de l'histoire de la Marine :

« *En même temps qu'au sud Toulon a été pris, au nord Paris a été libéré, TRAUTMAN*¹⁴ *me transmet le désir de la marine que j'aie dans le Sud-Ouest de la France retrouver l'École navale pour rétablir le contact avec elle. On me donne pour cela une jeep que je devrai remonter à Paris une fois cette mission accomplie. L'École navale doit se trouver en principe dans le Lot-et-Garonne, repliée depuis l'été 1943 à Clairac près de Tonneins, où elle s'entraîne à sillonner les grands espaces marins sur les modiques plans d'eau du Lot. En fait, elle n'y est plus. Je ne trouve qu'un maquis ordinaire, qui me capture, curieux de ma tenue et envieux de mon véhicule et de mes armes. Il prétend n'avoir jamais entendu parler des autorités qui ont signé mon ordre de mission et semble balancer pour un*

13 SANGUINETTI A., *Mémoires d'actions et de réactions*, Paris, L'Harmattan, 2001, 494 p. (en particulier p. 82).

14 Le capitaine de frégate TRAUTMAN, chef du service de renseignement de la Marine.

temps entre ma liquidation pure et simple – pour récupérer mon matériel – ou ma remise en liberté. Il se décide enfin à ma grande satisfaction, pour la seconde solution, peut-être conscient que la possession de ma jeep, si excitante qu'elle puisse être, serait très voyante et témoignerait sans contredit possible de notre rencontre. On me relâche, après force sourires et congratulations, après m'avoir indiqué que l'École navale aurait quitté Clairac le 14 août pour Toulouse. C'est effectivement à Toulouse que je la rejoins.

« Son commandant, le capitaine de vaisseau LACAÏLLE-DESSE est un homme austère, qui semble totalement dépassé par les événements et sollicite mes lumières pour lui indiquer ce qu'il doit faire de ses élèves. Je lui suggère de quitter Toulouse où il n'est d'aucune utilité, de constituer sa marmaille en bataillon de combat et de l'emmener, en attendant des ordres, au contact des résidus ennemis dans la région. Cela lui donnera au moins l'impression de participer activement à la Libération. Ils iront d'abord dans le Médoc, face aux Allemands repliés, puis sur la Seudre au voisinage de Marennes, pour participer au siège de la poche de Royan... »

C'est donc ainsi qu'est constitué le *Bataillon de l'École navale*, fort d'un groupe de commandement, d'une compagnie de matelots et d'une compagnie d'élèves. Le bataillon est doté d'armes individuelles, de mitrailleuses et de mortiers récupérés sur les Allemands, le tout intégré à la demi-brigade de l'Armagnac

Les forces françaises de l'Atlantique ne sont effectivement dotées que d'un armement léger, totalement hétéroclite, fait de récupérations, de remises en état sommaires, face à 30 000 Allemands encore fort bien équipés même si leur moral est parfois défaillant.

Contrairement à ce que beaucoup croient aujourd'hui, le Sud-Ouest n'est pas encore complètement libéré. En cet hiver 1944-1945, qui va être très froid et humide, nos combattants souffrent aussi d'un manque de vêtements chauds, de couvertures, parfois même du strict nécessaire. Dans son poème, *Chanson du siège de La Rochelle*, Louis ARAGON a superbement évoqué cette misère des soldats français du front de l'Atlantique :

*Nos soldats à La Rochelle
N'ont ni vestes ni souliers
Que vouliez vous donc, la belle,
Qu'est-ce que vous vouliez ?
Des canons par centaines,
Des fusils par milliers*

En effet, dans un plan machiavélique pour empêcher les Alliés d'utiliser les deux grands ports de la côte Atlantique – Bordeaux et La Rochelle-La Pallice –, les Allemands y ont édifié de véritables forteresses avec des *blockhaus* et des emplacements d'artillerie. Ces positions fortifiées implantées sur les deux rives de l'embouchure de la Gironde interdisent tout accès au port de Bordeaux. Par temps calme, lorsque des bombardements ou des duels d'artillerie se produisent à la Pointe de Grave, les Bordelais peuvent entendre clairement le fracas de la canonnade et les explosions. Et cela durera jusqu'en avril-mai 1945.

Dans leur souci d'atteindre au plus tôt les frontières de l'Allemagne, les Alliés ont totalement négligé ces poches de résistance, laissant aux seuls Français la responsabilité de s'en occuper. Malheureusement, après avoir généreusement rééquipé nos forces d'Afrique du Nord, ils ont stoppé les livraisons de matériel, d'où les carences qui vont empêcher ceux-ci de lancer toute opération d'envergure. Le commandement de ce *Front de l'Atlantique* est confié au général de LARMINAT, l'un des premiers à s'être rallié au général de GAULLE en 1940.

Comme le résume l'amiral SANGUINETTI, transporté par camions jusqu'à Bordeaux, le bataillon prend position à Parempuyre sur la route de Blanquefort à Macau, afin de parer à tout retour offensif des Allemands retranchés dans le Médoc. Par la suite, le bataillon déjà rattaché à la demi-brigade de l'Armagnac est intégré au 158^e régiment d'infanterie.

D'octobre 1944 à janvier 1945, l'École navale est transférée dans la région de Royan où elle tient le secteur de la Seudre à la hauteur de Marennes. Les compagnies se relaieront pour tenir ces points d'appui le long de la rivière. C'est une guerre de position, d'escarmouches au milieu de marais très étendus, de parcs à huitres, avec épisodiquement des duels d'artillerie. Par bonheur, ces opérations n'entraîneront aucune perte dans les rangs du bataillon.

La participation effective de l'École navale à la libération des *poches de l'Atlantique* se termine en janvier 1945. À son départ, afin de témoigner sa satisfaction aux cadres et aux élèves du bataillon, le colonel ADELIN, commandant les forces françaises de la zone Sud-Ouest adressera au capitaine de vaisseau commandant l'École le message qui suit :

« *Après une période de plusieurs mois passée à terre, période pendant laquelle elle a été intimement mêlée à la vie du fantassin, l'École navale quitte le secteur pour reprendre sa véritable destinée.*

« *Marine sans bateaux et sans port, elle n'a pas accepté de rester indifférente à la lutte pour la libération du territoire et elle a montré*

que dans ce combat, il y avait place pour toutes les énergies et toutes les bonnes volontés.

« Au moment de son départ, je tiens à lui exprimer toute ma satisfaction pour la façon dont elle a su remplir en toutes circonstances les missions qui lui ont été confiées faisant preuve, dans l'accomplissement de cette tâche ingrate à laquelle elle n'était pas préparée, d'un sens du devoir et d'un esprit de sacrifice qui lui font le plus grand honneur.

« Je suis convaincu que sur le chemin qui s'ouvre devant elle et où elle retrouvera la trace de ses plus grands anciens, elle pourra montrer à nouveau en d'autres occasions et en d'autres lieux, qu'elle est digne de l'espoir que le pays met en elle.

« Je vous prie de transmettre aux officiers, aux Elèves, aux officiers-marinières et aux matelots sous vos ordres, l'expression de ma vive reconnaissance et mes souhaits affectueux qui les accompagnent dans la voie nouvelle qu'ils vont suivre. »

Signé : Colonel ADELIN.

Ramenée à Clairac, l'École défile une dernière fois le 25 janvier 1945 avant d'être dissoute. Les cadres et les élèves sont alors affectés sur différents bâtiments de guerre dont le cuirassé *Lorraine* et le croiseur *Duquesne* qui, au sein de la *French Naval Task Force* placée sous le commandement de l'amiral RÜE, participeront aux derniers engagements du front de l'Atlantique en réduisant par leur bombardements les nids de résistance allemands à La Rochelle et à l'île d'Oléron.

La chance sourira donc à ces marins embarqués enfin sur des navires d'avoir l'honneur d'affronter et de vaincre ces Allemands qu'ils avaient déjà eu l'occasion de combattre à terre dans un rôle qui n'était pas le leur. D'autres élèves sélectionnés pour servir dans l'Aéronautique navale en voie de reconstitution seront envoyés en formation à Memphis (Tennessee) aux Etats-Unis.

Le matériel restant à Clairac sera acheminé vers Brest, alors presque totalement détruite, pour être stocké au Poulmic. C'est là, sur le site de Lanvéoc-Poulmic, que sera édifiée la nouvelle École navale qui s'y trouve encore aujourd'hui.

Mais les liens entre l'École navale et la petite cité des bords du Lot n'en seront pas rompus pour autant. En juin 1964, pour marquer le vingtième anniversaire de la présence de l'École à Clairac, de grandes cérémonies seront organisées avec la participation de la Musique des équipages de la Flotte.

CONCLUSION

Ainsi, ce petit département de Lot-et-Garonne, perdu au milieu des terres, fort éloigné des choses de la mer, (bien qu'il ait tout de même donné à la France l'un de ses plus grands ministres de la Marine, Georges LEYGUES déjà cité) a abrité pendant un peu plus d'un an l'une de nos grandes écoles les plus prestigieuses. Certes, cet évènement n'a eu que peu d'incidence sur le déroulement de la Seconde Guerre mondiale. Mais le fait que ces hommes aient pu ainsi être recueillis, protégés par des maquisards du cru qui, au péril de leur vie les ont peut-être sauvés de la déportation et de la mort, est tout à l'honneur de cette poignée de résistants souvent venus d'horizons bien divers et méritait d'être rappelé au moment où le pays vient de commémorer le 70^e anniversaire de sa libération.

Crédit des illustrations :

Fig. 1 et 6 ; Source : Jean ESMEIN, Espace et Tradition de École navale.

Fig. 2, 3, 4, 5 ; Source : Espace et Tradition de École navale.

Fig. 7 ; Tracé reconstitué d'après une carte Michelin de l'époque.

Fig. 8 ; Photo École Normale Supérieure, laboratoire Pierre AIGRAIN.

BIBLIOGRAPHIE

1) Ouvrages généraux

GABRIÉ J., *Cinquante ans de Marines 1945-1985*, Saint-Malo, l'Ancre de Marine, 1998, 265 p.

Masson P., *La Marine française dans la guerre 1939-45*, Paris, Tallandier, 1991, 539 p.

SANGUINETTI A., *Mémoires d'actions et de réactions*, Paris, L'Harmattan, 2001, 494 p.

2) Ouvrages traitant plus spécialement de la libération de Lot-et-Garonne et de l'Aquitaine

LAREYNIÉ B., *Résistances en Pays Tonneinquois, (1940-1944)*, Tonneins, La Mémoire du Fleuve, 2003, 350 p.

LORMIER D., *Les Poches de l'Atlantique*, Saint-Paul, Lucien Souny, 2008, 190 p.

SIMONNET S., *Les Poches de l'Atlantique*, Paris, Tallandier, 2015, 494 p.

CAMPOLONGHI L., *Au Maquis d'Ambrus avec le Groupe Max*, Barbaste, Mémoire en Albret, 2006, 113 p.

Les Cahiers de la résistance en Lot-et-Garonne, Association Nationale des anciens combattants de la Résistance, Comité de Lot-et-Garonne, 2001, 410 p.

Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne, dans Constans R. [sous la direction de], Layrac, Édition des Mages en Agenais, 2008, 510 p.

TOFFOLI P. de, KOSCIELNIAK J.-P. & SOULEAU P., Été 1944, *La Libération du Lot-et-Garonne et de la Gironde rattachée*, Toulouse, Privat, , 2015, 160 p.

3) Articles de presse ou de revues

Journal Sud-Ouest (édition de Lot-et-Garonne du 12 juin 1964), *l'École Navale quittait Clairac il y a vingt ans pour rejoindre le maquis*, (Louis-Guy GAYAN)

Journal Sud-Ouest (édition de Lot-et-Garonne du 6 août 2013), *Uniformes et gants blancs* (Clémentine VERGNAUD)

4) Sitographie

Ecole Navale/Espace Tradition, <http://ecole.nav.free.fr/écoles>

5) Témoignages

DUTARTRE Claudine, enseignante retraitée, Clairac

TREVISAN Silvio†, ingénieur, capitaine de corvette honoraire, Agen (condisciple d'élèves de la Promotion 1941 à l'Institut électrotechnique de Grenoble en 1942).

Remerciements

Mes vifs remerciements à Monsieur Jean-Christophe ROUXEL, *webmestre* du site Espace Tradition de l'École navale pour m'avoir autorisé à reproduire des photos fort rares de cette époque. Et toute ma gratitude à Madame Odile TRAMOND, de Clairac, pour la communication d'une copie du rapport du capitaine de vaisseau LACAÏLLE-DESSE, commandant l'École au ministre de la Marine en date du 8 février 1945 portant sur les activités de l'École au jour le jour (véritable Journal des Marches et Opérations) au cours de la période 1944-1945.

ANNEXE

QUELQUES GRANDES FIGURES DE LA PROMOTION 1942

Peut-être le colonel ADELIN n'était-il pas assuré que les souhaits qu'il formulait à l'égard de l'École navale en 1945 se réaliseraient un jour. Et pourtant, fait remarquable, c'est ce qui s'est produit, car rarement une promotion aura compté dans ses rangs autant de grands noms. Certes, *école d'excellence*, comme l'écrivait récemment encore le magazine *L'Étudiant* dans un numéro consacré aux grandes écoles, *Navale* a fourni à la France des personnages illustres, bien au-delà du simple cadre militaire. Il suffit de rappeler les académiciens Claude FARRÈRE et Pierre LOTI, le compositeur Albert ROUSSEL, plus près de nous le philosophe Michel SERRES, (bien qu'il n'y ait fait qu'un bref passage), Jacques-Yves COUSTEAU, peut être le premier des écologistes, Eric TABARLY...

Alors, bien sûr, certains ont *accédé aux étoiles*, selon la formule consacrée, en devenant amiraux : Gérard de CASTELBAJAC, Guy NACHIN, Henri-Jean ROULLEAUX-DUGAGE, Régis CROSET, Philippe AUSSEUR, Jean MARFAING.

Passionné des langues de l'Extrême Orient, docteur ès lettres, Jean-Charles ESMEIN est devenu professeur à l'université de Paris-IV Sorbonne, enseignant aussi à Sciences Po et à l'École nationale d'administration. Aurèle MEUNIER a été le premier grand spécialiste français de la sécurité des réacteurs nucléaires. Xavier SALLANTIN est resté dans le domaine de la défense en occupant le poste de directeur de recherche pour la Fondation des études de Défense nationale. Il a créé dans le hameau de Béna (Pyrénées Orientales) la fondation Béna qui organise des colloques réunissant scientifiques, philosophes et théologiens dans une recherche sur la question du sens.

D'abord assistant du directeur du Centre d'études nucléaires de Grenoble, Hubert DUBEDOUT se tourna vers la politique. Proche de Michel ROCARD, il devient maire de Grenoble et c'est à lui que reviendra la charge d'organiser les Jeux Olympiques de 1968 dans cette ville. Il fut même en son temps qualifié de *meilleur maire de France*.

Mais la personnalité la plus éminente de cette promotion des *clairacais* est sans aucun doute le professeur Pierre AIGRAIN [1924-2002], trop oublié des Français qui pourtant lui doivent beaucoup (Fig. 8). Lui aussi, comme ses camarades, suivit la longue marche de l'École de Toulon à Clairac puis jusqu'au front de L'Atlantique. Après la dissolution, comme plusieurs autres, il fut désigné pour suivre un stage de pilote de l'Aéronautique navale à Memphis (Tennessee). Mais si le pilotage n'était pas son fort, ses qualités intellectuelles impressionnèrent ses instructeurs améri-



Fig. – PIERRE AIGRAIN.
(Photo École Normale Supérieure, laboratoire Pierre AIGRAIN)

cains au point qu'ils décidèrent de l'orienter vers une formation scientifique au *Carnegie Institute of Technology* de Pittsburgh (Pennsylvanie), où il obtint un master suivi d'une thèse d'électronique en 1947. Il rejoignit ainsi la petite troupe de chercheurs du professeur Fred SEITZ, spécialiste de la physique des solides aux États-Unis. Voilà comment l'officier de marine devint ingénieur puis physicien. Grâce à un jeune normalien envoyé en stage aux États-Unis, Claude DUGAS, il va entrer en contact avec le professeur Yves ROCARD, directeur de laboratoire à l'École normale supérieure. Les travaux de Pierre AIGRAIN vont porter sur la technologie alors toute nouvelle des transistors et des semi-conducteurs. Toujours détaché par la Marine, il devient maître de conférence à l'université de Lille, puis il est nommé à la Sorbonne, où il prend la chaire d'électrotechnique en 1958. Pour parachever cette brillante carrière, il est nommé directeur des Enseignements supérieurs et c'est à lui que l'on doit la création des *Instituts Universitaires de Technologie* (IUT) dont le succès ne s'est jamais démenti. En 1978, Raymond BARRE, lui aussi universitaire, fait de lui le secrétaire d'État à la Recherche scientifique. Il est élu à l'Académie des sciences en 1988.

Lors de l'hommage solennel rendu à Pierre AIGRAIN par l'Académie des sciences après son décès, le professeur Philippe NOZIÈRES, professeur émérite au Collège de France, s'adressant à madame AIGRAIN et à ses enfants, conclut par ces mots :

« Je veux simplement dire à vos enfants et petits-enfants que leur grand-père était un grand physicien qui a profondément marqué le renouveau de la science française, après les années de guerre... C'était un homme de science atypique, certes, qui ne suivait pas les canons de la recherche académique, mais son rayonnement intellectuel et humain était exceptionnel. Grand serviteur de l'État, il a mis ses qualités au service de la communauté nationale. La science française lui doit beaucoup... »

